

## MIRBEAU VU PAR LA PRESSE RENNAISE

### PENDANT LE PROCES DE DREYFUS

Lorsque s'ouvre à Rennes, en août 1899, le procès en révision du capitaine Dreyfus, la capitale bretonne, habituellement si morne, et encore plus en été qu'en hiver, est devenue, très exceptionnellement, le centre de l'attention universelle. C'est que désormais, comme l'écrit Chincholle, le populaire chroniqueur du *Figaro*, "*Rennes est l'endroit du monde d'où doit sortir le plus de bruit.*" Du coup Rennes supplante les lieux où les gens "en vue" se donnent habituellement rendez-vous ; Henri de Régnier remarque que cette année ce n'est pas à Bayreuth, mais à Rennes, qu'il faut avoir réservé sa chambre d'hôtel pour être tout à fait "chic" et il ne faut donc pas s'étonner si la presse rennaise constate que "*le Tout-Paris est à Rennes.*" Et le fait est que, de Maurice Barrès à Séverine, d'Antoine à Réjane, de Casimir-Périer à Jaurès, tout ce que les lettres, les arts et la politique ont de plus fameux est là, pour une journée ou pour un mois, et se presse dans la salle des Fêtes du Lycée, boit un bock à la terrasse du Café de la Paix ou s'ennuie à contempler les flots maigres et jaunes de la Vilaine, que tous s'accordent à trouver, hélas ! bien nommée. Sans oublier, bien sûr, ce que l'on nomme le Tout-Procès, du général Mercier à Picquart. Dans ce Tout-Paris, il y a aussi Octave Mirbeau, qui est là en tant que correspondant de *L'Aurore*, dont on sait que ni le directeur, Clemenceau, ni le collaborateur occasionnel mais exceptionnel depuis son fameux *J'Accuse*, Zola, ne sont venus à Rennes, pour ne pas susciter de passions néfastes à la cause de Dreyfus.

Dans une presse rennaise qui, en plus des compte-rendus du procès, consacre régulièrement des échos amusés ou hargneux aux côtés du procès, quelle est la place occupée par Mirbeau ? La lecture des quatre principaux quotidiens rennais donne l'impression que, s'il est un peu plus qu'un visiteur anonyme, il n'est pas non plus une "vedette". En témoignent d'abord les modalités de ses apparitions dans ces journaux : son arrivée et son départ sont mentionnés — ce n'est donc pas un inconnu — , mais parmi bien d'autres arrivées et bien d'autres départs, et son nom apparaît donc généralement dans des énumérations plus ou moins hétéroclites.

Ainsi, le lundi 7 août 1899, jour de la première séance du procès, *Le Petit Rennais* annonce : "*Hier sont arrivés à Rennes, à 4 heures 10 du matin, Mme Séverine, à 2 heures 50 du soir M. Casimir-Périer, M. Cavaignac*" et, sans précision sur l'horaire d'arrivée, ajoute : "*Remarqué également M. Octave Mirbeau, M. Marcel Prévost, M. Bertulus.*"

*Le Patriote Breton*, lui, a donné une longue liste de personnalités, le 7 août, sous le titre "*Sont arrivés à Rennes* ", mais c'est le 8 qu'il annonce, dans un plus modeste écho l'arrivée de "*M. et Mme Mirebeau* " (sic).

*Le Journal de Rennes* signale, entre autres célébrités, Jaurès, Déroulède, Chincholle, Séverine, la Dame Blanche, mais point Mirbeau.

*L'Avenir de Rennes*, qui ne semble pas avoir un observateur à l'arrivée de chaque train en provenance de Paris, préfère énumérer les personnalités présentes au procès. Ainsi le 8 août, rendant compte de la première audience, écrit-il : "*Dans le public muni de cartes on remarquait : MM. Marcel Prévost, Octave Mirbeau, Bernard Lazare, le docteur Paul Reclus, M. Claretie, administrateur de la Comédie-Française, M. Arthur Meyer, directeur du Gaulois, etc...Il y avait aussi des dames, Mme Séverine, Mmes Brémontier et Marguerite Durand de La Fronde et la Dame Blanche*", mais il s'attarde surtout à évoquer "*la foule pittoresque et cosmopolite, mais d'un cosmopolitisme agréable et où ne règne que la plus grande courtoisie*", et semble surtout sensible à "*la présence des journalistes étrangers mêlant leur accent à la langue de nos pères.*"

Rendant compte aussi de la première audience, *Le Petit Rennais* du 8 août écrit : "*Dans la salle c'est un brouhaha indescriptible. Les journalistes cherchent leur place. La vaste pièce s'emplit de bourdonnements et d'appels. Un petit chat égaré saute de chaise en chaise, de banc en banc. Enfin chacun se case ; on remarque dans l'assistance Maurice Barrès, Marcel Prévost, Bernard Lazare, Octave Mirbeau, Mme Séverine, la fameuse Dame Blanche, M. Arthur Meyer, M.*

de Rodays, M. Cornély ... “

Un peu plus d'un mois plus tard, une fois le procès terminé, les mêmes journaux semblent reprendre leur faction devant la Gare. Dans un article intitulé *Le Départ*, *Le Journal de Rennes* écrit, en ce style aussi patelin que fielleux qui le caractérise, le lundi 11 septembre : “*Presque tous les dreyfusistes de marque qui depuis un mois remplissaient notre ville sont partis dès samedi soir. Ils avaient l'air piteux. Le départ de l'express de minuit était curieux.*” Et après avoir cité “*la Dame Blanche, Séverine et plusieurs autres notabilités*”, il conclut : “*C'était un exode et tout ce monde avait l'air consterné. Quelques poignées de mains, quelques saluts et c'est tout. Le train s'ébranle et c'est fini. Dieu merci !*”

Mirbeau, qui n'a pas été distingué dans cet exode, réapparaît dans *Le Petit Rennais* du même 11 septembre, dans deux échos distincts. Le premier lui donne même un “rôle” qui fait de lui un peu plus qu'un simple membre du chœur dreyfusiste : “*Voici ce qui s'est passé chez Mme Dreyfus à la villa Godard après la condamnation. Mme Dreyfus a été prévenue par M. Georges Hadamard. Tour à tour, M. et Mme Louis Havet, Mme Labori, le graveur Desmoulin, M. et Mme Octave Mirbeau se sont présentés et ont été reçus. Nombre de télégrammes ont été reçus à la villa.*”

Le second écho, un peu plus loin, montre qu'entre un journal antidreyfusard républicain (et naguère boulangiste) et un journal que l'on appelle parfois à Rennes “l'organe de l'Archevêché”, il n'y a pas toujours de grandes différences : “*La condamnation a consterné les partisans de Dreyfus. Aussi se sont-ils pour la plupart enfuis précipitamment dès samedi. Parti Jaurès. Parti Mirbeau. Parties la Dame Blanche et Mme Bradamante elle-même. Parti Abraham Dreyfus qui abusait du droit que nous avons d'être laids. Parti Lucien-Victor Meunier qui abusait du droit que nous avons d'être bêtes. Hier dans l'après-midi l'exode a continué. M. Hadamard et son fils ont pris le train pour Paris.*”

Enfin, si *Le Patriote Breton*, plus occupé à décrire les scènes de joie qui ont suivi le verdict, ne s'intéresse guère aux départs, *L'Avenir*, qui a évoqué la tristesse des dreyfusistes, publie surtout ce texte, le 12 septembre, dans sa Chronique locale, sous le titre *Au capitaine Dreyfus* : “*Les soussignés présents à Rennes le 9 septembre 1899 sortent des audiences du Conseil de guerre plus convaincus que jamais de votre innocence et vous expriment la profonde douleur que leur cause votre nouvelle condamnation. (...) Ne craignez pas que nous vous abandonnions. Nous prenons l'engagement de rester fidèles à la cause de la justice et de la vérité.*”

Suit une liste de signatures, dont voici les premières : Antoine, artiste dramatique, Victor Barrucand, de la *Revue Blanche*, Victor Basch, universitaire, Julien Benda, Giry, membre de l'Institut, Jean Jaurès, Octave Mirbeau, homme de lettres, Ludovic Trarieux. (Parmi bien d'autres, on trouve plus loin les noms des universitaires rennais Aubry, Delaisi, Dottin, Cavalier.)

Peu s'en faut donc qu'à la lecture de la presse rennaise nous puissions seulement dire de Mirbeau : “Il est venu, il est reparti après avoir signé une pétition.” Et il est vrai que, dans les échos et ragots, d'autres célébrités, notabilités, hommes de lettres ou “reporteresses” attirent davantage l'attention des chroniqueurs rennais. Ceux-ci s'intéressent régulièrement aux faits et gestes de Picquart ou de Jaurès, de Victor Basch parce qu'il est rennais; ils recueillent tous les mots et racontent les tribulations de Chincholle, suivent avec une curiosité un peu trouble les moindres déplacements de “ces dames de *La Fronde*” (Séverine, Marguerite Durand et Jeanne Brémontier), relancent périodiquement l'intérêt de leurs lecteurs pour la mystérieuse et feuilletonesque Dame Blanche, ou attendent le passage de telle ou telle vedette de la scène parisienne, Réjane, qui viendra, ou Sarah Bernhardt, qui ne viendra pas. À côté de ces premiers rôles, sinon du procès, du moins de la rue, Mirbeau ne semble guère avoir attiré sur lui l'attention des gazettes rennaises.

Ce qui fait cependant de Mirbeau un peu plus qu'un membre du chœur parmi d'autres (Séverine écrivait : “*Nous sommes les délégués de l'angoisse universelle.*”), c'est l'événement du 14 août qui lui donne, un temps, l'occasion d'être au moins le protagoniste d'une scène du drame qui se joue à Rennes, et qui même attire sur lui, un peu durablement (nous le verrons) l'attention d'un des journaux rennais. Ce jour-là, un homme (qui ne sera jamais retrouvé) tire sur l'avocat de Dreyfus, Me Labori, qui se rendait à pieds au Lycée pour aller à l'audience. On imagine sans peine l'émotion que cause la nouvelle de l'attentat, quand le public déjà présent dans la salle d'audience

l'apprend. *Le Journal de Rennes* du 14 août raconte : “ *Jaurès péroré au milieu d'un groupe où nous voyons M. de Rodays, M. Arthur Meyer. Séverine pleure. (...) Une vive discussion s'engage entre Séverine et Arthur Meyer ; elle dégénère presque en rixe entre journalistes d'opinions différents, les gendarmes sont obligés d'intervenir.(...) La Dame Blanche debout sur une table cause avec animation .*”

Si l'on retrouve ici quelques-uns des personnages favoris des échetiers, il n'en va pas de même avec l'article que *Le Petit Rennais* publie le 15 août, et que *Le Patriote Breton* reprend mot pour mot le 16 : “*Les partisans de Dreyfus veulent tirer de l'attentat très mystérieux — trop mystérieux même — dont fut victime Me Labori de singulières conclusions. L'un d'eux, M. Octave Mirbeau, a notamment déclaré à M. Maurice Barrès qu'il le considérait déjà comme son otage, ainsi que M. Judet, si quelque malheur arrivait à un révisionniste.*

— *J'ai un revolver et 50 cartouches, a répondu en souriant M. Maurice Barrès, et vous trouverez à qui parler s'il vous plaît quelque jour de m'attaquer.*

*M. Maurice Barrès, qui est un philosophe, a dû tout de même trouver étrange la théorie du singulier défenseur du Droit qu'est ou veut être M. Octave Mirbeau.”*

Mirbeau et Barrès face à face, la scène est belle, mais elle n'inspira apparemment qu'un seul chroniqueur rennais... Ainsi *L'Avenir de Rennes*, l'unique journal dreyfusiste de la ville, raconte-t-il une scène presque identique (il y en eut sans doute beaucoup ce même 15 août), mais dont les protagonistes sont pour nous bien moins évocateurs : “*M. Judet, du Petit Journal, passait hier avec M. Maurice Barrès et M. Bourgeois près du Café de la Paix. Un de nos excellents confrères des Droits de l'Homme, M. Henri de Bruchard, s'approcha de M. Judet et cria, le désignant aux assistants : “Le voilà l'assassin ! le véritable assassin, le voilà ! Hier faussaire, aujourd'hui assassin !” M. Judet ne répondit rien, il baissa la tête, comme si à ce moment-là la conscience lui était venue.”*

Nous devrions nous contenter de cette unique scène entre Mirbeau et Barrès, si l'attention du *Patriote Breton* n'avait apparemment été attirée sur Mirbeau par cet incident. Toujours à la recherche de têtes de Turcs parmi les dreyfusistes, toujours en quête de ce qui pourra susciter la vertueuse indignation de ses lecteurs, ce journal revient donc sur Mirbeau quelques jours plus tard, sous le titre *Immunité dreyfusiste* : “*Arthur Meyer, accusé l'autre jour par Octave Mirbeau d'avoir provoqué dans son journal l'attentat dont a été victime Labori, était mis, par l'auteur des Mauvais bergers, en demeure de quitter l'Hôtel Moderne, où était descendu le directeur du Gaulois, sans plus tarder, le menaçant s'il n'obtempérait pas à ses dires d'en venir aux voies de fait. Arthur Meyer, pour éviter toute manifestation tapageuse et ne pas donner prétexte à l'agitation qui serait dangereuse en ce moment, quitta Rennes pour se rendre à Dinard, après avoir été aimablement averti par M. le Préfet d'Ille-et-Vilaine qu'il ne pourrait pas, lui, le chef de la police, le soustraire aux fureurs hideuses des dreyfusards. Et Octave Mirbeau, que pensez-vous qu'on lui ait fait ? Rien. Il dort et il mange sans être inquiété aucunement et il continuera à dicter la loi à tous les patriotes qui ont le désagrément de lui déplaire.”*

Cet article au style plus que douteux, et signé Yves Trémeur, se poursuit par des questions, d'un esprit encore plus douteux, sur ce qui se serait produit si Barrès avait dit à Bernard Lazare — ils étaient aussi tous deux à l'Hôtel Moderne : “*Vous avez une vilaine figure qui me déplaît, je vous somme de déguerpir.*” Et cela se termine par ces larmes de crocodile que Mirbeau dut être enchanté d'avoir provoquées : “*La loi n'existe pas pour les dreyfusards, mais elle est insensible pour les honnêtes gens. N'est-ce pas vraiment écoeurant de voir une telle partialité présider à la politique d'aujourd'hui ?*”

Enfin, le même *Patriote Breton* revient à la charge dix jours plus tard, dans son numéro daté des 27-28 août, dans un article non signé, mais dont le style ne vaut guère mieux que celui du sieur Trémeur, sous le titre *Ça se décolle* : “*M. Octave Mirbeau, ex-royaliste, ex-opportunisme, ex-radical, ex-socialiste, ex-anarchiste mais toujours occasionnisme, n'est pas content. Il le manifeste dans les cafés et dans des termes qui sont bien loin de l'ironisme (sic) majestueux, ombrageux, nuageux, mauvais-bergereux, dont sa plume traduit les pesantes et soporifiques qui germent dans son cerveau — de Mirbeau.*

*Ça se décolle dans le Syndicat ! Mirbeau n'est pas content. Probablement la caisse va se*

*fermer et de ce qui reste il voudrait la part toute grande. Ainsi:*

— *Bernard Lazare, mais c'est un coing (!!!). Il n'a jamais assisté à une réunion publique. Il a palpé la galette, mais il n'a accouché de rien.*

— *Séverine ! ... Oh! la! la! En voilà une qui nous en... sucre depuis longtemps. Et ... si tu savais, tiens... etc... etc...*

— *Et ce Pierre Bertrand, est-il assez pique-assiette et raseur avec ses phrases de fer-blanc et sa tête de poussin mort... Et ils s'empiffrent et ils marchent.*

— *C'est embêtant à la fin.*

*Tout en affirmant le texte exact de cette conversation avec M. Octave Mirbeau, nous pouvons affirmer qu'il n'a épargné aucun de ses camarades en dreyfusisme. Le Monsieur — c'est ici une politesse — est coutumier de cela. Roussâtre, bellâtre, mais lâche, il n'a pas accepté une responsabilité d'où sa peau écaillée pouvait perdre un peu de sa surface. Octave Mirbeau touche, émerge, médite, nage et surnage ! Mais que ça se décolle ! “*

Ce spécimen est à vrai dire très représentatif de la prose de ce *Patriote Breton* dirigé par Alphonse Orhan, se proclamant *journal catholique indépendant*, affichant comme devise *Dieu, Patrie, Liberté*, et puisant le plus clair (si l'on peut dire ...) de son inspiration dans *La Libre Parole* et dans *La Croix*. Mirbeau remplace ici provisoirement dans ses colonnes Victor Basch, la cible préférée des antidreyfusards rennais en tant que Juif, universitaire et animateur de la section rennaise de la Ligue des Droits de l'Homme.

Nous ne savons pas si Mirbeau fut affecté de cet article qui constitue donc, avec ceux du 15-16 et du 18 août sa troisième apparition un peu remarquable dans la presse rennaise de l'époque. Mais nous pouvons penser que le lendemain il trouva dans tous les journaux de la ville de quoi oublier les turpitudes du *Patriote Breton*. En effet, le 29 août le procès Dreyfus est provisoirement relégué en seconde page par l'événement qui fait les gros titres des premières pages de toute la presse rennaise: *le crime de la rue Saint-Hélier*. En lisant les journaux rennais dans le salon de l'Hôtel Moderne, peut-être entre Barrès et Arthur Meyer, Mirbeau put y lire tous les détails sur l'assassinat par l'ouvrier Victor Trochel de sa femme, née Adèle Fortecoëffe; et apprendre que cet assassin d'un acabit assez "mirbellien", non seulement n'avait manifesté aucun remords après son acte odieux, mais s'était même écrié : "Je l'ai tuée, la vache !" et avait déclaré, entre autres propos révoltants : "Ils peuvent me couper le cou. Je m'en f..."

André HELARD  
Rennes